

—Oh ! oui, oui, dit la mère, je le reconnaitrai, j'en suis sûre.

—Quel âge avait ton enfant ?

—Un an ; il souriait depuis six mois, et avait dit pour la première fois *maman*, hier au soir.

—Je vais te conduire dans la salle des enfants d'un an ; mais que me donneras-tu ?

—Qu'ai-je encore à te donner ? demanda la mère. Rien, vous le voyez ; mais, s'il faut aller pour vous pieds nus au bout du monde, j'irai !

—Je n'ai rien à faire au bout du monde, répondit sèchement la vieille ; mais si tu veux me donner tes longs et beaux cheveux noirs en échange de mes cheveux gris, je ferai ce que tu désires.

—Ne vous faut-il que cela ? dit la pauvre femme. Oh ! prenez-les, prenez-les !

Et elle lui donna ses longs et beaux cheveux noirs, et reçut en échange les cheveux gris de la vieille.

Elles entrèrent alors dans la grande serre chaude de la Mort, où fleurs, plantes, arbres, arbustes sont rangés et étiquetés selon leur âge.

—C'est ici, lui dit la vieille.

Alors la mère se mit à écouter battre les cœurs et à tâter les cœurs qui battaient.

Elle avait mis si souvent la main sur la poitrine du pauvre petit être que la Mort lui avait pris, qu'elle eût reconnu ce battement du cœur de son enfant au milieu d'un million d'autres cœurs.

—Le voilà ! le voilà ! s'écria-t-elle enfin en étendant les deux mains sur un petit cactus qui se penchait tout maladif sur un côté.

—Ne touche pas à la fleur de ton enfant, lui dit la vieille, mais place-toi ici tout près. J'attends la Mort à chaque instant, et, quand elle viendra, ne lui laisse pas arracher la plante ; mais menace-la, si elle persiste, d'en faire autant à deux autres fleurs : elle aura peur : car, pour qu'une plante, une fleur ou un arbre soient arrachés, il faut l'ordre de Dieu, et elle doit compte à Dieu de toutes les plantes humaines.

—Ah ! mon Dieu, dit la mère, pourquoi ai-je si froid ?

—C'est la Mort qui rentre, dit la vieille ; reste là et souviens-toi de ce que je t'ai dit.

Et la vieille s'enfuit.

A mesure que la Mort approchait, la mère sentait le froid redoubler.

Elle ne pouvait la voir, mais elle devina qu'elle était devant elle.

—Comment as-tu pu trouver ton chemin jusqu'ici ? demanda la Mort ; comment surtout as-tu pu être ici avant moi ?

Je suis mère ! répondit-elle.

Et la Mort étendit son bras décharné vers le petit cactus ; mais la mère le couvrit de ses mains avec tant de force et tant de précaution, qu'elle n'endommagea point une seule de ses feuilles.

Alors la Mort souffla sur les mains de la mère, et elle sentit que ce souffle était froid comme s'il sortait d'une bouche de marbre.

Ses muscles se détendirent et ses mains se détachèrent de la plante, sans force et sans chaleur.

—Insensée ! tu ne saurais lutter contre moi, dit la Mort.

—Non ; mais le bon Dieu le peut, répondit la mère.

—Je ne fais que ce qu'il me commande, répliqua la Mort. Je suis son jardinier, je prends les arbres et les fleurs qu'il a plantés sur la terre et les replante dans le grand jardin du paradis.

—Rends-moi donc mon enfant, dit la mère en pleurant et en suppliant, ou arrache mon arbre en même temps que le sien.

—Impossible, dit la Mort : tu as encore plus de trente années à vivre.

—Plus de trente années ! s'écria la mère désespérée ; et que veux-tu, ô Mort, que je fasse de ces trente ans ? Donne-les à quelque mère plus heureuse, comme j'ai donné mon sang au buisson, mes yeux au lac, mes cheveux à la vieille.

—Non, dit la Mort, c'est l'ordre de Dieu et je ne puis rien changer.

—Eh bien, dit la mère, à nous deux alors. — Mort, si tu touches à la plante de mon enfant, j'arrache toutes ces fleurs.

Et elle saisit à pleines mains deux jeunes fuchsias.

—Ne touche pas à ces fleurs, s'écria la Mort. Tu dis que tu es malheureuse, et tu veux rendre une autre mère plus malheureuse encore que toi ; car ces deux fuchsias sont deux jumeaux.

—Oh ! fit la pauvre femme.

Et elle lâcha les deux fleurs.

Il se fit un silence, pendant lequel ont eût dit que la Mort éprouvait un mouvement de pitié.

—Tiens, dit la Mort en présentant à la mère deux beaux diamants, voici tes yeux ; je les ai pêchés en passant dans le lac : reprends-les ; ils sont plus beaux et plus brillants qu'ils n'ont jamais été. Je te les rends : regarde avec eux dans cette source profonde qui coule à côté de toi. Je te dirai les noms de ces deux fleurs que tu voulais arracher, et tu y verras tout l'avenir, toute la vie humaine de ces deux enfants. Tu apprendras alors ce que tu voulais détruire ; tu verras ce que tu voulais refouler dans le néant.

Et, reprenant ses yeux, la mère regarda dans la source. C'était un magnifique spectacle que de voir à quel avenir de bonheur et de bienfaisance étaient réservés ces deux êtres qu'elle avait failli anéantir.

Leur vie s'écoulait dans une atmosphère de joie, au milieu d'un concert de bénédictions.

—Ah ! murmura la mère, en mettant la main sur ses yeux, j'ai failli être bien coupable.

—Regarde, dit la Mort.

Les deux fuchsias avaient disparu, et, à leur place, on voyait un petit cactus qui prenait la forme d'un enfant ; puis l'enfant grandissait et devenait un jeune homme plein de brûlantes passions ; tout était chez lui larmes, violences et douleur. — Il finissait par le suicide.

Ah ! mon Dieu, qu'était-ce que celui-là ? demanda la mère.

—C'était ton enfant répondit la Mort.

La pauvre femme poussa un gémissement et s'affaisa sur la terre.

Puis, après un instant, levant les bras au ciel :

—O mon Dieu ! dit-elle, puisque vous l'avez pris, gardez-le. Ce que vous faites est bien fait.

La Mort, alors, étendit le bras vers le petit cactus.

Mais la mère lui arrêta le bras d'une main, et, de l'autre, lui rendant ses deux yeux :

—Attends, dit-elle, que je ne le voie pas mourir.

Et la pauvre mère vécut trente ans encore, aveugle, mais résignée.

Dieu avait mis l'enfant au rang des anges ; — il mit la mère au rang des martyrs.

X

Nos nouveaux abonnés désirant les premiers numéros parus pourront les obtenir en s'adressant au bureau du JOURNAL DU DIMANCHE 319 rue Notre-Dame.

LA PAROLE.

Hufland, un des médecins les plus célèbres de l'Allemagne, prétend que les hommes parlant peu se portent rarement bien, tandis que les grands causeurs jouissent en général d'une bonne santé. Il paraît, en effet, que plus l'homme aspire et respire d'air, mieux il se porte. La parole, ce privilège des humains comme idéal, est en même temps un avantage physique. Le lion, dit-on, ne sent si mauvais que parce qu'il est privé de la parole. Il en faut conclure que le proverbe : "Tourne ta langue sept fois avant de parler," non seulement a précédé la science de l'hygiène, mais encore qu'il ne s'adapte qu'à l'effet moral. En vérité, on doit plutôt se taire, au risque de passer pour un homme trop sage, que de parler, soit en bien, soit en mal, des personnes ; car on a beau commencer par le bien, le mal ne se fait pas longtemps attendre, et la médisance, si bonne qu'elle soit pour la santé, porte des fruits trop empoisonnés. "Un coup de langue, dit encore le proverbe, est pire qu'un coup de lance." Mais du moment qu'on se borne à ne parler que des choses, laissant les hommes ce qu'ils sont, c'est-à-dire des monstres plus ou moins aimables, on peut, on doit même donner libre cours à cette faculté divine qu'on appelle la parole, et dont le bon Dieu a fait usage pour la première fois en disant : "Que la lumière soit !"

Depuis ce temps la parole et la lumière ont contracté une amitié divine, troublée de temps en temps par de petites brouilles ; mais qui n'en est pas moins éternelle.

Mais pour que la parole soit vraiment saine et qu'elle produise un effet agréable dans la discussion, il faut qu'elle soit presque identique avec la pensée, prompte comme elle, prime-sautière comme elle, imprévue comme elle. Les mots préparés de longue main sont autant de fleurs séchées dans l'herbier du savant botaniste. L'homme de parole, autrement dit l'homme d'esprit, trouve dans n'importe quel sujet de quoi faire passer agréablement le temps à son interlocuteur. Il fait plus ; il provoque, on dirait par un fluide spirituel, l'esprit de son auditeur, si profonde que soit la couche où cet esprit s'enroule sur lui-même comme un serpent assoupi par le soleil. Il ne lui faut pour cela qu'un temps de silence pour écouter, car quiconque ne sait pas écouter, finit tôt ou tard par ne plus savoir causer.

À dire vrai, il n'est pas de bonheur à la fois si pur et pénétrant, si réel et idéal, si céleste et terrestre qu'une causerie vive, pétillante, à bâtons rompus sur n'importe quel sujet (sur une feuille de papier blanc, si l'on veut), pourvu que l'esprit des causeurs ait une certaine portée idéale pour élever les choses, et qu'il tende à hisser la terre vers le ciel, plutôt que d'abaisser le ciel vers la terre. L'homme seul marche debout. Lui seul regarde le ciel en face. Quand donc l'homme par la parole aspire, à s'élever, non seulement il fait un voyage agréable à travers les espaces, mais encore ce voyage est sans fin. Si haut qu'il monte, il ne touchera jamais l'infini. Les choses spirituelles ont leurs lois de gravité comme les choses de la terre. Quand on ravale les hommes et les œuvres, d'un mot, on les lance du haut de l'Empyrée dans un abîme de fange. La chute est sûre et rapide. De là vient que les hommes qui ont la manie de tourner tout en ridicule, d'avilir les hommes et d'amoindrir la pensée, ont bien vite vidé leur sac, ne font plus que se répéter, en fouillant dans la fange comme un vermisseau remuant. De là encore vient que dans une époque où ces sortes de gens ont une certaine influence dans les salons, sur la scène